

Le bief de Landelies (voy. p. 318). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LE HAINAUT.

Mons. — Aspect de la ville. — La foire. — Invasion des Borains. — Une ville conquise.

Quand on roule sur cette bruyante ligne du Midi, où cahotent incessamment les trains de la France, on aperçoit, au sortir des bois de Ghlin, une plaine coupée de canaux, à l'horizon de laquelle, plantée sur une butte, une tour fait face à une masse trapue et puissante, par-dessus des plans de toits fuyant dans tous les sens. Mons ! crient les gardes ; et, après avoir dépassé la gare, on voit s'aligner devant soi les maisons d'une large rue, qui ne tarde pas à se rétrécir et,

biaisant, coupée à angles brusques, filant entre des trottoirs souvent illusoires, aboutit à une vaste place où se dresse l'hôtel de ville. Cette voie irrégulière et étranglée, au pavé cabossé, est pourtant la principale artère de la ville, celle où se fait le mieux sentir la respiration de ce peuple ami des gaietés, et aussi celle par où se répand le plus activement la circulation oisive et marchande. C'est le quartier des boutiquiers et des grands étalages, une rue de la Madeleine de chef-lieu de province avec des vitrines décorées de magnificences criardes, d'arcs-en-ciel de couleurs, de polychromie tape à l'œil. Là, dans ce torve boyau, les jours de marché et de ducasse, afflue de tous les

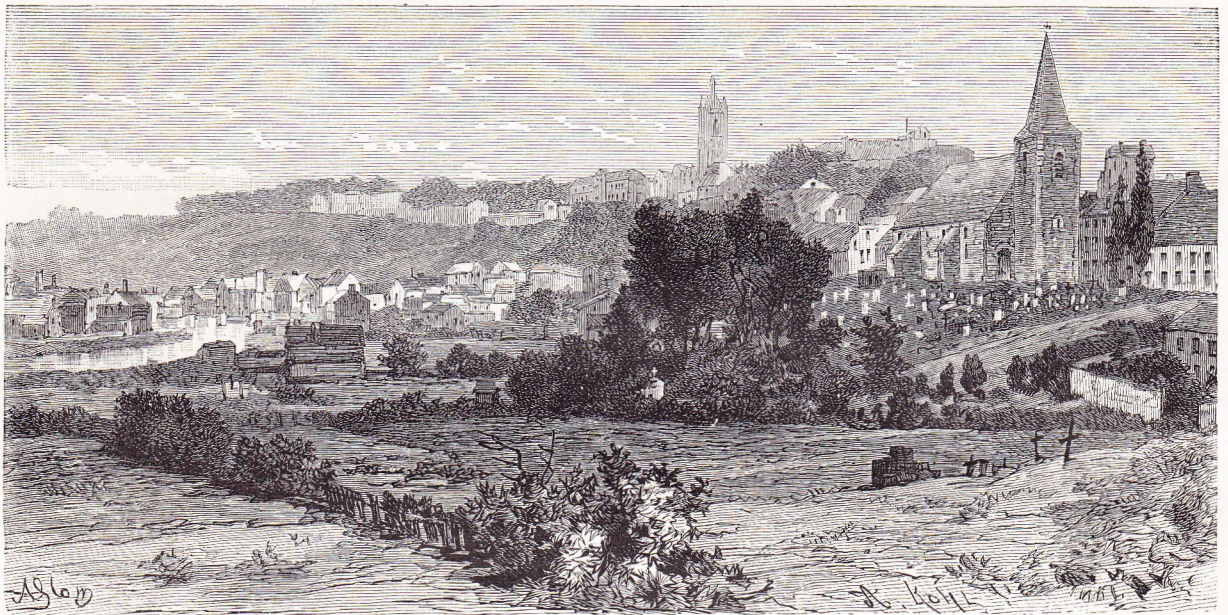
1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369 ; t. XLIII, p. 129 ; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177 ; t. XLVI, p. 305, 321, 337 ; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337 ; t. XLVIII, p. 273, 289 et 305.

points du Borinage la rude population des hommes du fer et du charbon. Du pays des cheminées et des vents noirs on les voit descendre par grandes bandes, flot rauque et barbare aux expressions de visage narquoises ou bonasses sous les salissures de houille demeurées à la peau; et comme une eau qui se presse au goulot d'un entonnoir, cette foule pataude et bigarrée se masse en se bousculant devant les magasins, avec d'infinies et puérides curiosités pour les somptuosités souvent baroques dont les rayons sont surchargés.

Mons, pour ces balourds arrachés à la nuit des fosses et qui s'en viennent une ou deux fois l'an se rôtir les ailes au gaz de la ville, grosses phalènes étourdies par le clinquant des montres et le cri des camelots, est comme la capitale de ce royaume des ombres où s'écoule leur dure existence. Leur rêve de

dissipation et de folie ne dépasse pas l'horizon des baraques illuminées qui, pendant quinze jours, au temps de la Sainte-Barbe, couvrent l'aire de la place et allument dans le soir des soleils auxquels s'éblouissent leurs yeux.

Cette foire si populaire est, avec la kermesse de la Trinité, une des grandes journées du calendrier montois. Non seulement les contadins, mais le petit peuple de la ville attend ce moment de l'année pour faire ses emplettes, se remonter en ustensiles de ménage et même se requinquer aux innombrables étalages que les margoulins flamands, wallons et français installent sur le théâtre des exploits de saint Georges combattant le Doudou, turbulente et chimérique parade dont tout concitoyen du « Château » est non moins fier que d'une victoire achetée au prix du sang et qui ouvre la série des réjouissances particulières à la ducasse. A



Thuin (voy. p. 319). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

Mons, on nombre le temps par le chiffre des foires, qui deviennent ainsi comme une hégire au moyen de laquelle se suppute la fuite des ans. A chaque instant vous entendrez dire : « Il y a eu autant d'années à la foire dernière, » et cette disposition à tout rapporter à une date joyeuse s'ajoute aux autres signes qui, dans le caractère local, trahissent le goût des amusements.

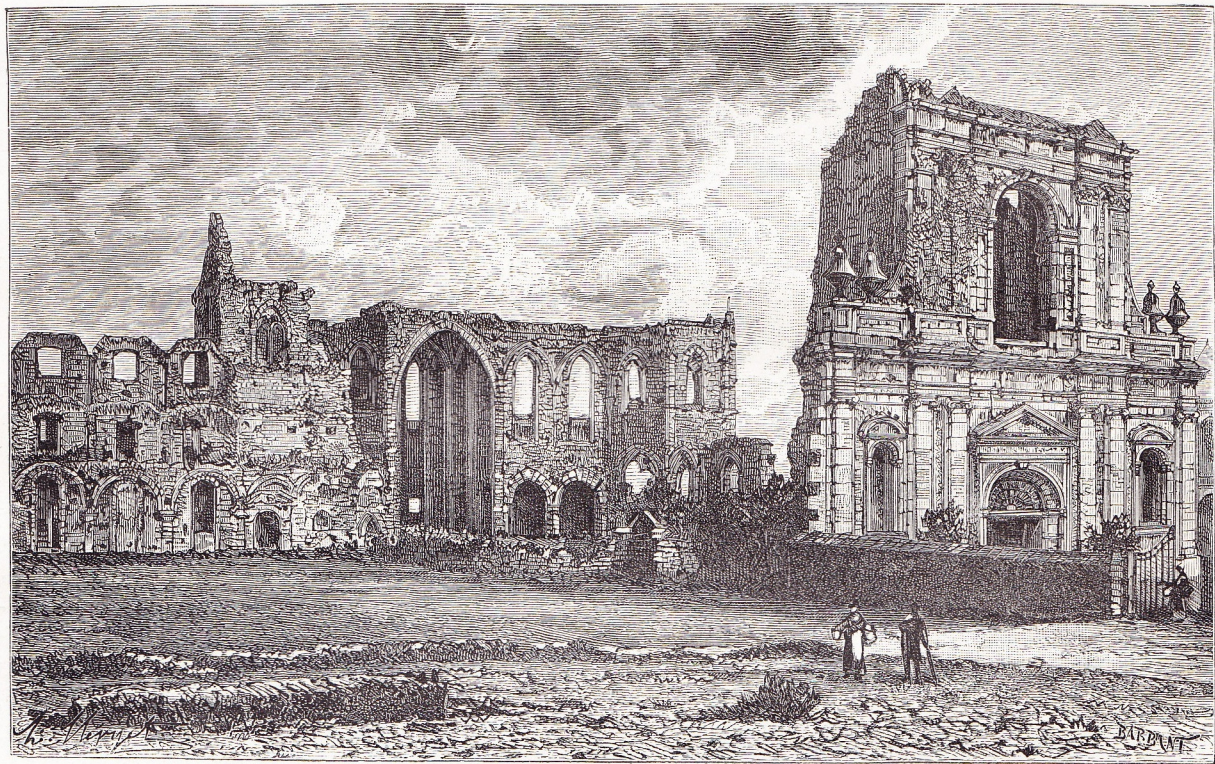
La foire, à dire vrai, dans un temps où la « boutique à quinze », accrochée à tous les angles de rue, fleurit comme une foire permanente, et rend de plus en plus difficile la précaire existence de ces coureurs de pays, colportant de ville en ville leur commerce et leurs tréteaux, a gardé un certain appareil qui expliquerait sa vogue persistante. En quelques jours l'errante tribu des forains a bâti sur la place une minuscule et pittoresque cité aux maisons de toile et de papier peint,

que des drapeaux, des rechampis éclatants, des bariolures d'or et de couleurs vives font ressembler à d'illusoires féeries de théâtre, tant ces profonds connaisseurs du cœur humain, experts dans l'art de chatouiller les fibres sensibles, savent exploiter les inéluctables supercheries de merveilleux! Échoppes, tentes, installations de cirques, finissent bientôt par se tasser au point de former une masse compacte où la circulation n'a plus, pour s'épancher, que d'étroits couloirs qui sont comme les rues de ce grand bazar.

Les « salons » de somnambules et de diseuses de bonne aventure, les comptoirs à beignets et à pommes de terre frites, les baraques de saltimbanques, les installations de tir à la chandelle, s'enchevêtrent aux vitrines des vendeurs de joailleries, aux étalages de poupées et de polichinelles, aux tables garnies de

nappes losangées de rouge et de blanc sur lesquelles s'entassent des monts de pains d'épice et s'alignent des files de bocaux de gimblettes, de caramels, de couques de Dinant et de macarons, tentantes gourmandises auxquelles ne résiste jamais le gros appétit de l'estomac montois. Mais attendez que sur tous ces apprêts, qui sont comme la répétition générale de la pièce définitive, le jour de l'ouverture ait fait tomber ses trois coups de marteau ! Attendez surtout que, dans ce champ clos des convoitises, les trains supplémentaires de la Sainte-Barbe aient déversé les bataillons de Dour, de Wasmès, de Cuesmes et d'Élouges ! Alors toute la place s'anime d'une énorme bousculade ; les boutiques sont prises d'assaut ; cent mains se tendent

à la fois vers les cartes que des aigrefins distribuent moyennant deux sols et dont les couleurs gagnantes assurent la propriété d'un des innombrables cabas qui garnissent la montre ; on se rue aux roues de fortune tournoyantes dans un étincellement de vases à filets d'or, de boules de métal, de chandeliers en verre coulé et de petites statuettes barbaquement coloriées ; tout ce qui est jeu de hasard attire à son appât de chance rapide les pauvres diables pour qui la vie n'est si souvent qu'un leurre et qui se rattrapent aux satisfactions de ces minces coups de fortune. Et quels cris ! quelles clameurs ! Les rogues voix éraillées par la nécessité de hurler dans le bruit de tonnerre des cages précipitées au fond des fosses et des berlines manœuvrées



L'abbaye d'Aulne (voy. p. 319). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

sur des plaques de tôle, se croisent à travers le grincement aigre des tourniquets, les appels incessants des courtards, la bourrée en sabots des vendeuses de pains d'épice sautant sur les planches de leurs charrettes changées en comptoir, les ronflements de la grosse caisse et les déchirantes sonorités des cornets à piston, ameutant la foule au pied des tréteaux sur lesquels paraded les Bobèches.

Un besoin de s'étourdir dans des gaietés à coups de gueule et à coups de poing pousse à toute sorte d'extravagances bruyantes ce peuple échappé aux servitudes de son grand labeur sans trêve et qui, dans les éphémères folies de cette annuelle rupture de ban, rué comme une bête lâchée à la lourde ivresse de se sentir libre, oublie les dures contraintes qui le repre-

dront le lendemain. A mesure que l'heure avance, rapprochant le terme de ces espèces de lupercales qui donnent à cette tourbe humaine l'illusion d'une minute d'oubli et de joie, le tapage augmente avec le délire, en même temps que la place, flambant de proche en proche sous l'allumement des baraques dans la nuit tombante, s'appête pour le coup de feu de la soirée, au branle-bas assourdissant des estrades arpentées par les pitres, des fritures fumant comme de petites usines, des orchestres lâchant leurs bordées, des carrousel toupillant au ronflement des orgues mécaniques, des banquistes s'égosillant à vanter leur marchandise avec des râles époumonés qui se perdent dans le grommèlement des tambours, le pialement des clarinettes et les lambeaux de boniment

éjaculés à travers les porte-voix des directeurs de spectacles debout sur l'estrade et pareils, avec leur grand cornet de cuivre qu'ils promènent sur la foule, à des capitaines de navires commandant les manœuvres d'un abordage!

Les dames montoises qui, tout ce jour-là, se sont enfermées dans leurs maisons pour ne point s'exposer aux brutales familiarités de la rue, à plus forte raison n'ont garde de s'aventurer aux mêlées de ces soirées orageuses; et bien leur en prend, car dans ces tumultueuses poussées du mascaret vivant qui déborde la foire en tous sens, elles risqueraient d'être singulièrement molestées. C'est quand la place, déblayée du flot borain rentré dans le lit de ses activités normales, laisse le champ libre à des promenades plus discrètes, qu'à leur tour elles visitent les petites boutiques foraines et font l'emplette des cadeaux dont, la veille de la Saint-Nicolas, elles remplissent, selon la coutume belge, les paniers glissés avec d'inquiets émois d'enfants dans la cheminée.

En peintre scrupuleux, et qui sous l'uniformité de la vie régulière s'applique à rechercher les accidents et les imprévus du fond des mœurs, l'auteur de cette description s'est souvent arrêté aux kermesses qu'il rencontrait sur sa route et qui, dans cette Belgique si adonnée aux jovialités des ducasses, sont une des originalités nationales. Mais peut-être, parmi toutes celles qu'il a déjà décrites, n'en est-il point qui, pour la violence et aussi la grossièreté du plaisir, soient comparables à cette descente de demi-sauvages bousculant une ville entière de leurs momons. Pendant tout un après-midi, les pompes à bière ne cessent de glousser dans les cafés et font couler des fleuves de liquide pâle aux gosiers plus altérés que des fours. L'effervescence de l'ébriété finit alors par monter à un diapason extraordinaire ces têtes naturellement chaudes et d'où les libations ont bientôt chassé les dernières notions de bienséance. Le spectacle est même de ceux sur lesquels il faut passer sans trop appuyer, de peur de s'embarrasser dans des peintures malaisément conciliables avec les convenances du mot. Tandis que les plus robustes, bravant les fermentations du houblon et du genièvre, devant les tables chargées d'une si innombrable légion de verres de toute taille qu'un estomac de Gargantua semble seul avoir pu en absorber le contenu, font par-dessus la houle oscillante des épaules ces grands gestes que les dures besognes accomplies laissent au bras de l'ouvrier des laminoirs et des charbonnages, les autres, tassés au long des bancs en postures écroulées, sous le coup de pilon de l'ivresse qui les a frappés au cerveau, ressemblent à un lourd bétail humain échoué dans le limon des prairies.

Quand l'heure du dernier train sonne enfin, les rues s'emplissent de longues files de titubantes silhouettes qui, du pas funambulesque des ivrognes, regagnent la gare, en chantant, vociférant, battant des bourrées et nouant des rondes, dont le bruit prolongé à travers

le silence des carrefours va troubler les placides bourgeois dans leur lit. A l'embarcadère, le grouillement est indescriptible, malgré les efforts des gendarmes et de la police urbaine pour contenir les poussées et empêcher que cette foule, affolée et ruée jusque sous le ventre des machines, ne se fasse émietter au passage des exprès. Pêle-mêle on s'entasse dans les voitures, au milieu d'un hurvari effroyable de clameurs, de rires, de jurons, les femmes assises sur les genoux des hommes, tout le monde tapant des pieds, grailonnant des refrains, poussant des cris d'animaux. Même après que le sifflet du départ s'est fait entendre, l'air est encore déchiré par les hurlements qui s'échappent des portières et sont comme l'adieu aux gaietés et aux folies de ces hordes replongées dans la nuit (voy. p. 327).

Le combat du Lumeçon. — Le Doudou. — Le car d'or.
La procession.

Comme Tournai demeurera toujours pour ses enfants la ville aux Choney clochiers, on continuera à appeler Mons la ville du Doudou aussi longtemps que le Château se dressera sur la colline qui domine la verte campagne de Thulin. C'est que le Doudou, qui, pour le Montois, a des attraits incomparables (à telles enseignes que, revenant de Paris, un digne enfant de la cité osa déclarer un jour avec componction devant ses concitoyens ravis : « Paris serait la première ville du monde s'il avait le Doudou »), tient dans l'esprit populaire la place d'une sorte de génie national, dont l'illustration se mêle à la gloire même de la ville.

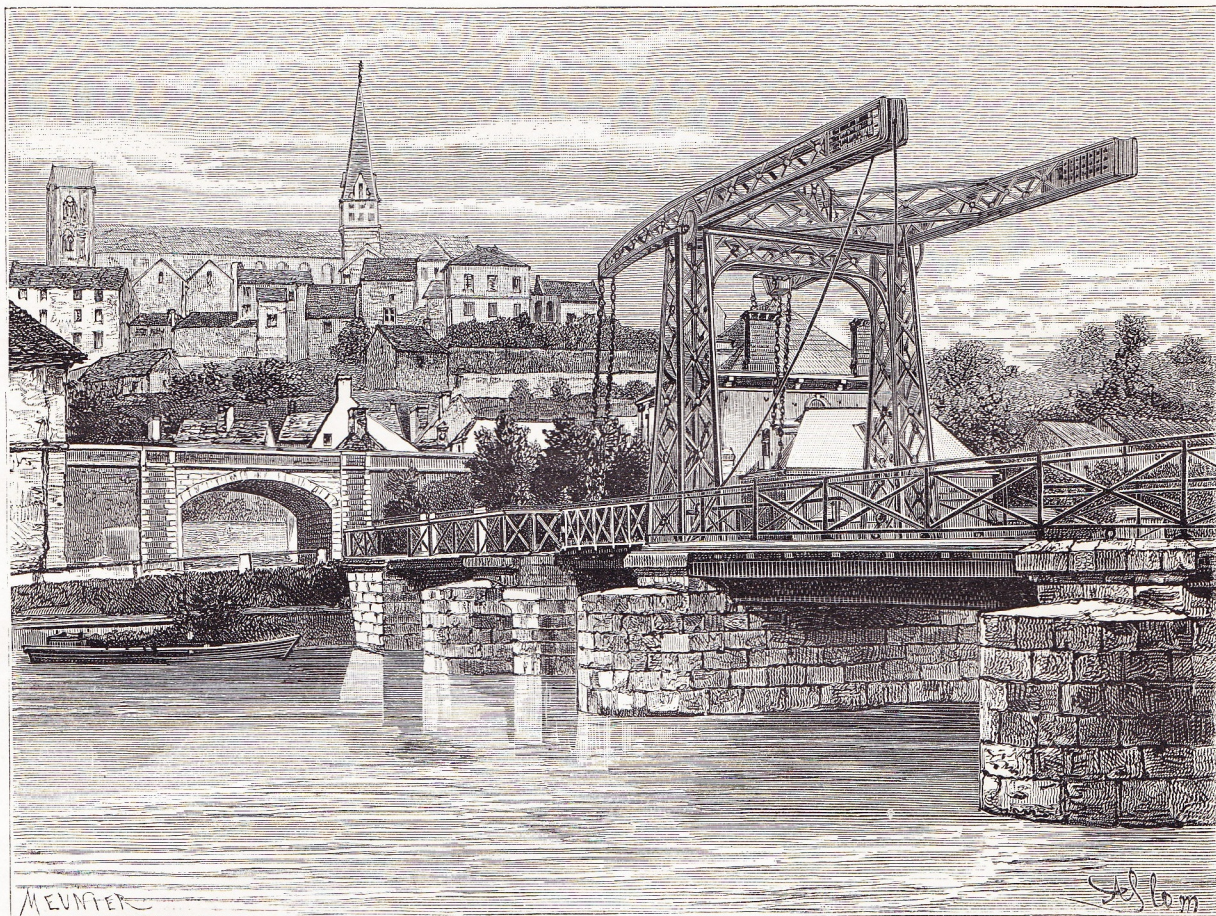
Vraisemblablement, à moins qu'on n'accepte la légende du fameux dragon de Wasmes tué vers 1133 par Gilles de Chin, le très miraculeux combat de Saint-Georges contre le Lumeçon perpétue quelque représentation des confrères de Saint-Georges, petit à petit détournée de ses primitives significations et pourtant demeurée conforme à l'esprit de la tradition (voy. p. 329). Dès la veille on a tracé sur la Grand-Place, au moyen de palis, l'enceinte qui servira de théâtre aux exploits du saint, personnifié par quelque jovial maréchal des logis de la garnison, expert aux passes d'équitation, et qui, le chef casqué d'un cimier à panache et la poitrine bardée d'une cuirasse, finalement doit lui porter le coup mortel. Mais ce n'est pas sans de pénibles efforts que le vaillant cavalier parvient à se rendre maître du monstre : constamment, en effet, celui-ci, avec le gironnement lourd d'une tour qui se mettrait à toupiller sur elle-même, virevolte dans le cirque en mimant les contorsions d'un animal irrité, et par des coups brusques de son énorme échine cherche à contrecarrer les adresses hippiques du valeureux preux, dans sa chevauchée agressive en même temps que défensive.

Figurez-vous un monumental têtard au ventre renflé et finissant en une queue effilée et longue, avec des imbrications imitant vaguement la cuirasse squameuse du crocodile, dont le dragon véritable, ori-

gine de toutes ces parades, aurait eu, s'il faut en croire la tête de saurien précieusement gardée ainsi qu'une relique à l'hôtel de ville, les mâchoires aiguës et la formidable structure. Rien, toutefois, n'évoque moins la pensée d'une bête malfaisante, que l'espèce de masque humain, incrusté de gros yeux et nanti de bajoues, au moyen duquel un obscur artiste s'est efforcé d'en réaliser la chimérique ressemblance. Le débonnaire dragon risquerait même de rendre la joute purement illusoire, tant son envergure et sa pesanteur le prédisposent peu aux manœuvres décisives, s'il n'était aidé dans ses exercices giratoires par une

couple de farauds en casque à mèche, chargés de suppléer à sa passive inertie par mille ingéniosités, soit en dressant très haut et d'une façon menaçante son appendice caudal, soit en lui faisant courir à travers la place de vertigineuses bordées, ce pendant que, lancé sur sa piste au galop d'un fringant destrier, le magnifique saint Georges semble lutter contre des dangers toujours renaissants et disputer sa vie aux ruses du démon caché sous ces grotesques apparences.

Ce ne sont pas les seuls protagonistes du drame héroïque qui se consomme en ce moment devant les yeux des foules montoises, et, à l'exemple des tragédies



Vue de Lobbe (voy. p. 319). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

antiques, met aux prises, sous la forme d'un envoyé du ciel et d'une hydre vomie par les enfers, l'éternelle dualité qui régit le monde. Des êtres fabuleux, comme les centaures mi-hommes et mi-chevaux, traînant après eux un simulacre de croupe chevaline sous laquelle on voit s'agiter, par un effet des plus comiques, le brimblement d'ignobles pantalons effrangés, cavalcadent aux côtés du céleste capitaine avec des ruades désordonnées de poulains échappés à l'écurie. La main passée dans des brides agrémentées de grelots, ils s'épuisent en visibles efforts pour contenir l'élan de leurs montures, ou plutôt, puisque en ces hippogriffes bizarres la créature humaine et la bête demeurent étro-

itement unies, pour refréner leur propre impétuosité. Et partout où le héros est exposé aux atteintes du Doudou, ils accourent, en ruant et en bondissant, faire diversion aux feintes qu'imagine la perversité du monstre.

Pas plus d'ailleurs que le grand saint Georges n'opère seul dans ce combat sans trêve et sans merci, où les « chins-chins » ont reçu des miséricordieuses providences la mission de le soutenir et de le défendre, le diabolique animal n'est livré à ses seules suggestions; pour équilibrer les chances, le maître des enfers l'a renforcé d'une nuée de noirs suppôts cornus, armés de bâtons auxquels est accrochée une vessie et

portant dans le dos des masques grimaçants, attribut de leur démoniaque origine. Mais, jugeant sans doute ces « diables » eux-mêmes insuffisants devant les miracles que peut l'héroïsme au service d'une cause sainte, il leur a adjoint, par surcroît, des auxiliaires dont l'aspect terrifiant serait bien fait pour mettre en fuite les chins-chins, si ceux-ci n'avaient en eux le courage qui triomphe de tous les maléfices. Avec les « hommes sauvages », des pieds à la tête couverts de feuillages en papier, et armés d'énormes massues qu'ils font tournoyer en de grands moulinets, se complète le contingent des milices infernales.

Une fureur sombre et qui montre bien à quel point les comparses de la burlesque tragédie sont pénétrés des vertus de leurs rôles, se révèle dans l'extraordinaire précipitation avec laquelle les Diables déversent sur leurs partenaires, les bons et secourables chins-chins, la pluie des horions; de leur côté, les hommes sauvages, toujours prêts à frapper l'air de leur terrible *goedendag*, combinent avec des pensées d'extermination le souci des belles attitudes classiques, telles qu'il s'en voit dans les mises en scène de Michel-Ange, le grand maître des tournois athlétiques. C'est, entre les multiples acteurs qui composent les camps ennemis, un pourchas sans trêve où par moments le ciel semble près de succomber sous le harcèlement de l'esprit du mal, fertile en ruses abominables; à droite, à gauche, partout, les ouvriers de ses machinations se répandent, ailés comme des mouches préposées à la destruction; mais toujours les chins-chins et leur patron, le noble saint Georges, sortent triomphants des embûches que leur dressent leurs noirs adversaires.

A la fin, une visible défaillance ralentit l'ardeur du Doudou et de ses acolytes; les fatalités qui, selon l'ordre providentiel, doivent assurer la victoire du Juste contre les attentats du Démon, accomplissent petit à petit leur œuvre en épuisant les forces des méchants et en permettant qu'au contraire celles des bons redoublent à mesure que l'homérique combat se rapproche du dénouement. C'est en vain que le Dragon s'acharne dans une série de haut-la-queue désordonnés, dont la violence a pour unique effet de rendre plus active et plus tourbillonnante la chevauchée du soldat de Dieu: il faut qu'il succombe pour satisfaire à l'indestructible soif de justice dont s'emplit le cœur des foules, dans les moments où la conscience humaine est en jeu. Aussi voit-on tout à coup le saint se hausser sur ses étriers, de longs filets de sueur ruisselants sous son casque, et, la lance en arrêt, chercher le défaut de la cuirasse où le coup qui mettra fin à ce combat acharné atteindra le plus sûrement aux entrailles la bête effroyable. Le sang, à la vérité, ne coule pas, pour la raison qu'il serait impossible d'en arracher une goutte à un être purement spirituel et qui n'a pas de sang à verser; mais l'épopée n'a que faire de ces vulgaires matérialités et cependant s'accomplit, aussi inéluctablement que si les lois naturelles présidaient à son terme. Tout le

monde est convaincu que le Doudou est mort véritablement, et cette certitude supplée à tous les autres témoignages.

Aucune réalité n'aurait d'ailleurs le don de passionner plus vivement le peuple montois que cette représentation héroïco-bouffonne aux péripéties de laquelle il assiste avec des alternatives de transes et d'allégresse, selon que la victoire paraît balancer entre les diables et les chins-chins; et quand le Doudou roule enfin aux pieds du saint Georges, la clameur qu'il élève vers le ciel semble le bruit d'un torrent qui a rompu ses digues et se répand à travers la campagne. Aussitôt les musiques, qui n'ont pas cessé un seul instant d'accompagner du roulement de la grosse caisse et des retentissantes fanfares du cuivre le cliquetis des armes et le claquement sourd des vessies, haussent leurs sonorités au diapason d'une sorte de marche guerrière, bien que l'air du Doudou, qui est l'unique thème sur lequel, depuis le commencement de la lutte, elles se soient à l'envi époumonées, fasse cette fois encore les seuls frais de ce Péan triomphal. Et comme si cette tempête de sons n'était pas suffisante pour célébrer dignement la défaite du Lumeçon, les braves pompiers qui, pendant tout le temps des assauts, ont simulé, eux aussi, un combat meurtrier en se chargeant par pelotons des deux points opposés de l'arène et se tirant constamment des coups de fusil, lâchent tous ensemble une bordée de mousqueterie aux naseaux du cheval de saint Georges, aussitôt après reconduit processionnellement avec son cavalier et la cohorte des chins-chins, des hommes sauvages et de toute la diablerie, à la tour du Château, d'où, non moins processionnellement, on les avait tirés quelques heures auparavant.

A la vérité, en bon chroniqueur soucieux de ne laisser aucune lumière sous le boisseau, j'aurais dû débiter par cet important préambule, qui est la sortie du cortège et constitue le prélude de la très célebre et incomparable farce, si toutefois il est permis de donner ce nom incongru à la mémorable et annuelle rencontre de Mgr saint Georges et de son ennemi le dragon de Wasmes. A peine le casque du héros a-t-il apparu que le roi populaire salue en ce dernier le champion de son choix, et une clameur traîne sur ses talons, l'accompagne jusqu'à son arrivée sur la place, pendant que les chins-chins, par de grotesques soubresauts et des torsions d'échine, semblent indiquer la part qu'ils prennent à la gloire de leur chef de file et que le monstre, difficilement maintenu par deux de ses cornacs, s'agite avec colère et déjà fait refluer la foule sous les oscillations de sa formidable queue, qui, çà et là, écornifle des nez, poche des yeux et cueille des chapeaux dans le tas humain.

A un certain moment, le spectacle devient vraiment pittoresque: c'est quand, précédée et suivie d'une multitude dansante, la glorieuse mascarade descend la rue des Clercs, et, échelonnée sur sa pente rapide, dessine une file houleuse qu'allument les éclairs partis de la



Le retour des Borains après la foire de Mons (voy. p. 324). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

lance et du casque de saint Georges et les bariolures éclatantes des oripeaux de l'escorte. En tête s'avancent les diables, pirouettant sur eux-mêmes et se disloquant en gambades affolées, puis les chins-chins piaffant dans un échevèlement de crinières et de plumets, et immédiatement après apparaît le Doudou, comme une grosse barque secouée aux remous de la foule; d'une mer de têtes émerge ensuite la haute silhouette du futur vainqueur, fièrement campé sur ses étriers et promenant devant lui des regards emplis d'une joie sereine, tandis que brandille dans sa main la lance qui doit terminer les jours du dragon. En même

temps de toutes les poitrines part le refrain national, qui, marié aux musiques des orchestres et tout là-haut accompagné dans le ciel par les notes du carillon sonnant, lui aussi, à toutes volées l'air célèbre, finit par remplir la ville entière d'un énorme bourdonnement traînant de proche en proche jusqu'au fond des banlieues et qui durera sans interruption pendant toute la durée de la bataille.

Un poète du cru a rimé en patois ce fameux chant du Doudou, d'une gaieté si wallonne et dont les rythmes allègres, chers au cœur montois, vibrent par la cité, de l'aube à la vesprée, en ce grand jour de



Intérieur de l'église de Lobbe (voy. p. 319). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

la Trinité, comme un vol d'alouettes et de pinsons

Nos irons vir l'car d'or
A l'porcession dé Mon;
Ce s'ra l'poupée, Saint-Georg'
Qui no' suivra di long;
C'est l'doudou, c'est l'mama,
C'est l'poupée, poupée, poupée,
C'est l'doudou, c'est l'mama,
C'est l'poupée Saint-Georg' qui va.

Le chansonnier n'a eu garde d'omettre dans son couplet l'éblouissant « car d'or », inséparable des grandes images du Doudou et de la poupée. Il ét,

en effet, manqué quelque chose à l'évocation des splendeurs de la ducasse s'il n'avait enchâssé dans ses vers une allusion à la magnificence du char qui sert à promener les glorieuses reliques de sainte Waudru. Glorieuses, certes, puisque, selon la légende, c'est à leur vertu miraculeuse que Mons dut, en 1349, la brusque cessation d'une épidémie, qui désolait la ville.

Chaque année, la procession de la Trinité, qui précède de si près la formation du cortège du Lumeçon que celui-ci semble l'épilogue naturel de cette pieuse sortie, fait le tour des rues pour perpétuer le souvenir du miracle. Monté sur de hautes roues, le char apparaît alors dans la fumée des encensoirs, tout éclatant



Le combat du Lumeçon (voy. p. 324-330). — Dessin de Tofani, d'après un croquis d'André Hennebicq.

tant de l'or de la châsse qu'il supporte, et s'avance au pas de douze superbes chevaux blancs dont la robe sans tache s'intercale parmi les orfèvreries, les chasubles, les bannières et les théories de jeunes filles en neigeuses mousselines, avec la splendeur d'un attelage royal. Il a lui-même la forme d'un carrosse de cour, fait pour promener des infantes et des duchesses dans sa nacelle blanc et or, bordée d'une galerie et décorée de guirlandes. Balancée sur de puissantes soupentes, cette nacelle s'agrémente par surcroît d'un vol d'angelots qu'on prendrait plutôt pour de profanes Amours, ouvrant leurs ailes au vent de la folie, n'étaient les attributs souvent funèbres auxquels s'appuient leurs nudités poupines. La main de Dubreucque a passé par là et leur a donné le modelé galant de la sculpture du temps. Rebindains et bouclés, avec leur geste de théâtre qui entr'ouvre les seuils des paradis et pourrait entre-bâiller les portes d'un boudoir, ils ont l'air de mener un gala par les sentiers fleuris d'une Cythère. Ils ne mènent, en réalité, que l'ombre d'une antique amoureuse du Christ, trépassée dans le martyre, et, tandis que va le char aux massives roues, leur ribambelle, éployée autour de la châsse, ressemble à un groupe de jolis croque-morts dansant sur un corbillard (voy. p. 336).

Ce n'est là du reste qu'une des curiosités de la riche procession, car la cathédrale épanche ce jour-là son trésor à la clarté du soleil, comme un écrin de ruisselantes joailleries, et, pour augmenter la magnificence du spectacle, les paroisses voisines de Saint-Denis, Havré, Nimy, Ghlin, Hyon envoient leurs plus belles vierges parées de riches argenteries, cadeau des sociétés de jeu de balle foisonnantes dans tout le pays d'alentour.

Quand l'immense cortège débouche sur la place avec son innombrable clergé aux dalmatiques flamboyantes, ses pompeuses ordonnances de dais et de tabernacles, ses étincellements d'ors ciselés, de pierreries et de vieilles soies où semblent s'allumer des reflets de vitraux, le coup d'œil est bien fait pour éblouir les regards et laisser dans l'esprit l'impression de cette omnipotence que le catholicisme a conservée aussi bien au pays wallon qu'au pays de Flandres.

Mons en temps habituel. — Le loustic montois. — La jeunesse de Mons. — Mons à table.

Ce sont là les grands jours de Mons, pendant lesquels la ville, réveillée de sa tranquillité provinciale, semble reconnaître dans le tintement des grelots sonnant à la bride des chins-chins l'écho de ses propres gaietés. Mais à peine le bruit des parades du Lumeçon s'est-il effacé dans l'air, avec le claquement des vessies crevées aux mains de la horde diabolique, que la vie montoise retombe à son fond de monotonie.

Et cependant, si pesantes que soient les heures dans le vide de l'existence de la province, le caractère des

gens du pays possède une force merveilleuse qui les empêche de fléchir sous le faix des minutes inutiles et des loisirs inoccupés qui forment la chaîne sous laquelle succombent ailleurs les esprits. Ce ressort secret, au moyen duquel, horlogers de ce petit mécanisme compliqué et souple à la fois qui est le mouvement vital, ils se remontent eux-mêmes et empêchent que l'aiguille ne s'immobilise au midi d'un morne désenchantement, il faut le chercher dans leur entrain naturel, leur vivacité d'imagination, leur goût de la farce, et cette faculté de se gausser de tout ce qui semble traditionnel chez le Montois.

Un charmant et ingénieux conteur, cueilli par la mort en pleine maturité de vendanges, Charles Deulin, a narré les facétieux exploits des « wiseux » de Condé, sa ville natale; certes, les mémorables et légendaires récits qu'il y puisa à la veine populaire sont des trésors de bonne humeur et de franche hilarité; mais il en eût entendu de bien autres s'il se fût mêlé aux tablées de café des « rians » montois.

Le loustic, graine poussée au terreau de la jovialité wallonne, fleurit ici à tous les degrés de la société, bien qu'il ait surtout son plein épanouissement dans les couches du peuple, d'un tuf si gras pour le développement des originalités de nature. A lui seul il remplirait des in-folio de l'inépuisable flux de ses devis et de ses hauts faits, comme si le malicieux compère au hibou, Tiel Uylenspiegel l'incomparable, lui avait légué en mourant le bouffon génie duquel ses générateurs furent si prodigues à son endroit.

Au fond de ces histoires il y a toujours une dose de finesse goguenarde qui s'amuse aux dépens des autres et se complait, selon le mot du cru, à « tirer le monde en bouteilles », locution, à coup sûr, énigmatique, mais qui n'en donne pas moins l'idée d'une opération grave, comme l'action de soutirer de ce foudre à sottise, l'humanité, la précieuse liqueur de gaieté sans laquelle l'existence n'offrirait aux lèvres que d'insipides breuvages. Les poivres ne manquent pas sans doute au raisin broyé au pressoir de la farce montoise; quelquefois même la gauloiserie, qui en est le suc capiteux, se complique de licence scatologique d'une transcription malaisée; mais le plus souvent la plaisanterie demeure dans les limites de ce qu'on appelle un bon tour, et, comme elle s'exerce presque toujours contre les personnes qu'une certaine crédulité incline à la jobarderie, elle se termine par la confusion des béjaunes pris à l'éternel miroir aux alouettes.

Il faut voir au surplus la mimique grotesque qui accompagne le débit, les œillades narquoises coulées au bord des paupières, les grimaces ahuries, la comédie de gestes et de sourires soulignant le trait, et, par-dessus tout, l'air de bonhomie candide qui sont dans ces calembredaines la part de l'acteur, pour comprendre l'effet qu'elles font sur la galerie, toujours prête à se gausser du prochain. Le héros de la pantalonnade n'est pas uniquement d'ailleurs la dupe complaisante que la vanité, la suffisance ou l'imbécillité offrent en

pâtûre à la moquerie du narrateur : le peuple de Mons a une variété de cockneys, grands museurs et coureurs de coquecigrues, passant le temps à bayer aux cornelles, sur lesquels, de tout temps, la malice locale a mordu de ses trente-deux dents et qui font le sujet d'une infinité de racontars auxquels la couleur des mots de patois et le comique de la gesticulation prêtent une drôlerie particulière.

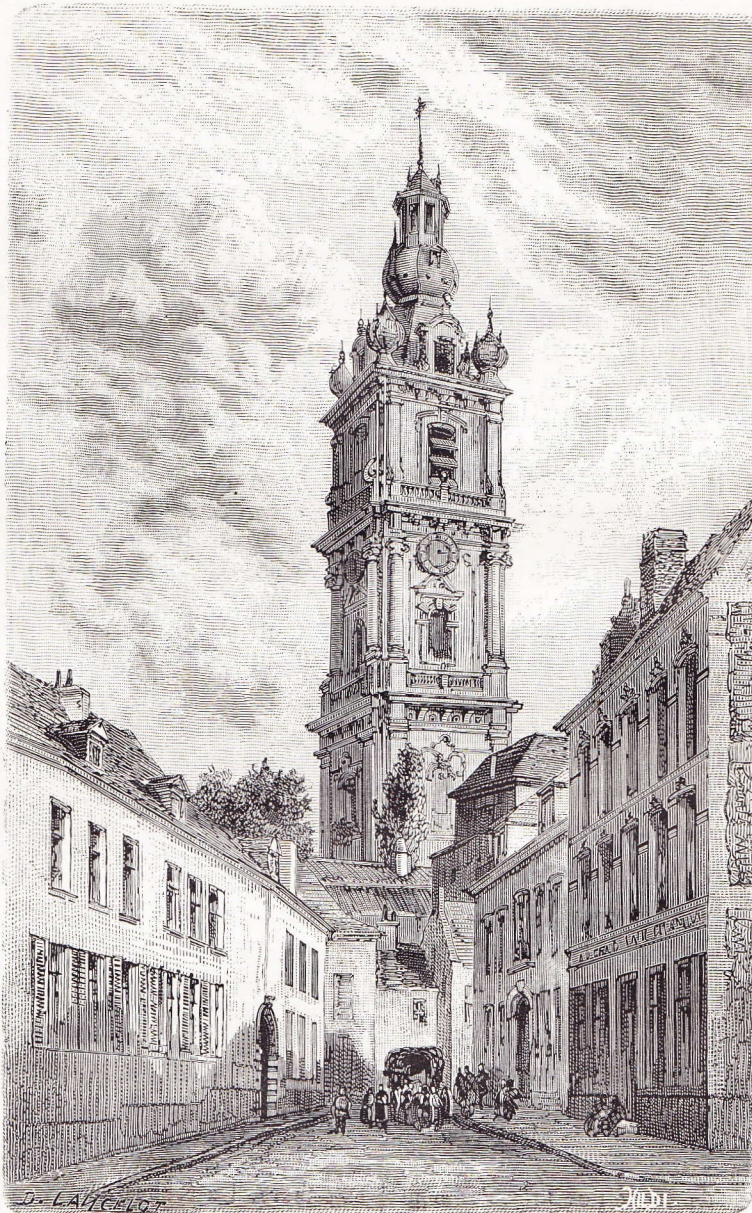
Chaque quartier a son loustic ou ses loustics de prédilection, dont les exploits cocasses, les railleries et les « charges » alimentent et défrayent les entretiens de cabaret chez ce peuple ami du plaisir et qui s'anime au bruit des parolotes, avec un don de réparties où se fait sentir l'approche de la France. J'ai vu entre brelandniers se prolonger de véritables joutes de répliques et de hâbleries qu'on n'aurait pas trouvées déplacées dans des bouches marseillaises, coups de gueule accompagnés de rires à pleine gorge et qui me remettaient en mémoire les estocades plaisantes de saint Georges frappant la carcasse d'osier du Doudou.

C'est d'ailleurs, par les habitudes de la vie et les particularités des mœurs non moins que par la vivacité de l'esprit, presque une ville française que Mons, bien que le sentiment de la nationalité y soit aussi enraciné que dans les autres parties du pays; et cette ressemblance s'explique par la fréquence des rapports, un commerce continuel amené par les relations d'affaires, la proximité de la frontière, enfin la situation même de la ville à mi-chemin de

Paris. Le Français des petites cités limitrophes se sent attiré par ce centre de gaieté et de faciles plaisirs, comme par une sorte de petite capitale de province dont les distractions, si peu étendu qu'en soit le cercle, lui semblent toutefois plus abondantes que dans son propre milieu coutumier. Quelques tours de roue le jettent parmi ces demi-compatriotes avec lesquels la

facilité des communications matérielles le font voisiner presque de porte à porte et que des traits de caractère communs et une égale sociabilité le prédisposent en outre à considérer comme quasi issus d'une même souche.

Il y a du reste à Mons une jeunesse active et remuante qui s'entend à organiser les fêtes : en temps de ducasse et de carnaval, on arrive à ses bals presque de Saint-Quentin; et ces occasions de rencontre et de connaissance amènent petit à petit des amitiés solides et souvent même sont le point de départ d'unions qui rapprochent les familles. Ainsi s'est effacé, par l'action graduelle de cette fraternité de peuple à peuple qui est la plus solide des annexions, puis-



Le Château de Mons (voy. p. 334). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

qu'elle attache ensemble les cœurs avec une chaîne d'or, le souvenir des maux que la France de Louis XIV et de Turenne laissa derrière elle dans le pays montois, comme un mortel cancer dont les ravages faillirent épuiser plus d'une fois la sève locale.

Mons est à cette heure une jolie ville d'aspect, confortable, sans piaffe extérieure, tenant en bel ordre ses promenades, ses parcs et ses maisons, celles-ci pro-

prettes et fraîches, sous leurs façades reluisantes, presque toutes modernes, car les vieux hôtels y sont rares autant que la vieille aristocratie. Les délectations de la bonne chère, et chez les dames la préoccupation de la toilette y maintiennent, à travers l'uniformité des habitudes journalières, une certaine vitalité qui, sans ce stimulant, risquerait de se perdre dans l'alanguissement d'un fond de vie casanière. Une bourgeoise, même de fortune médiocre, aime à étaler au spectacle et au concert, pour lesquels le goût public est très vif, des toilettes rapportées de Paris, et tout vrai Montois réunit au moins trois ou quatre fois l'an à sa table, extraordinairement garnie pour la circonstance de vins et de victuailles, une bande de joyeux convives.

La cuisine est ici d'ailleurs du domaine exclusif de la femme, qui s'entend mieux peut-être qu'autre part à organiser un grand festin, et toute l'année, en vue de ces agapes mémorables dont il est de bon ton qu'on parle dans la ville, moissonne des recettes, collectionne des menus et se prépare à la confection d'ingénieuses et subtiles gourmandises. Le mari, lui, a le département des vins : il faut voir l'abondance et la richesse des caves montoises pour comprendre le prix que, dans une maison bien conduite, on attache à cet élément indispensable d'un bon dîner. Tel épargne sur ses plaisirs de café pour aller lui-même en Bourgogne, à l'époque des vacances, s'entendre avec les propriétaires de vignobles et s'acheter une ou deux pièces d'un cru dont au préalable il a longuement dégusté les produits.

Personne ne raisonne plus pertinemment sur les vertus du raisin ni ne connaît mieux les multiples précautions de l'encavement. D'un claquement de langue contre le palais, l'amateur montois vous dira la marque et l'année d'un vin avec une aussi incomparable sûreté qu'un bibliophile se prononçant sur les éditions d'un livre. Et le rapprochement n'est point banal : c'est la coutume à Mons d'apparier à une bibliothèque une cave un peu nombreuse. « Ma bibliothèque, » dit en parlant de ses vins l'hôte qui vous accueille à un festolement ; et, vous guidant avec un flambeau, il vous fera descendre dans ses souterrains, divisés en petites allées au fond desquelles, alignées sur des rayons ensablés, s'empilent dans une nuit poudreuse, toute tapissée de vénérables réseaux par les araignées, d'innombrables rangées de bouteilles précieusement étiquetées et achevant de mûrir parmi les grasses humidités d'une atmosphère pleine de fermentations. Les rayons au surplus ne se désemplissent jamais sensiblement, car les brèches sont réparées à mesure qu'elles se produisent, en sorte que la consommation, au lieu d'épuiser ces richesses du sous-sol, semble au contraire leur donner des aliments toujours nouveaux.

J'ai déjà dit combien la prédilection pour la sensualité de la bouche était répandue en Belgique ; le pays flamand est grand mangeur, et les troupeaux des prai-

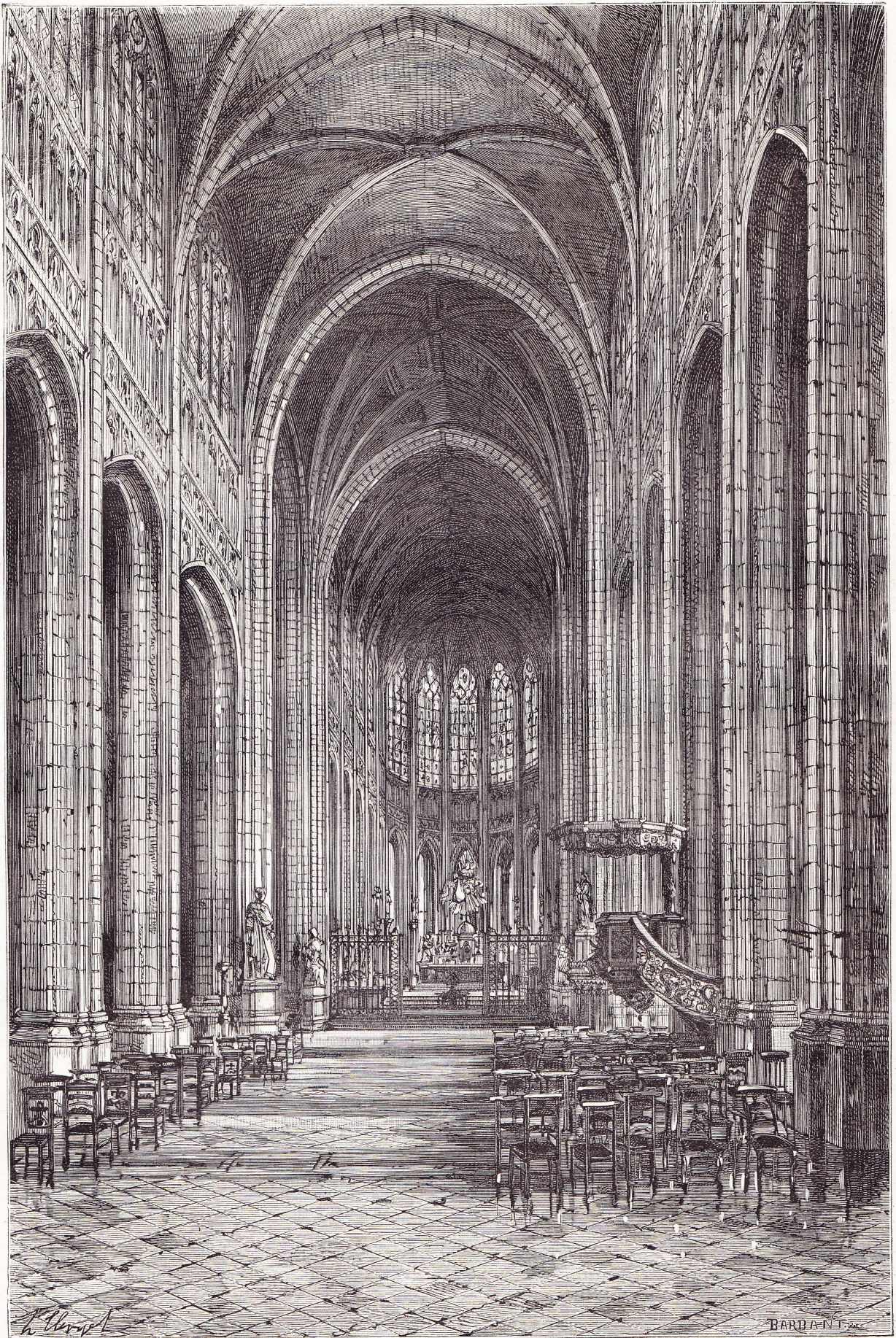
ries de l'Escaut, de la Dendre et de la Lys s'englouissent dans son puissant estomac sans le rassasier ; mais, tandis qu'un bourgeois des Flandres paraît surtout sensible au sang généreux des bordeaux, dont la pourpre onctueuse s'accommode mieux aux mangailles immodérées, le gourmet wallon, lui, plus raffiné, ne cache pas son dédain pour ce breuvage d'une aristocratie moins haute que les provenances bourguignonnes, auxquelles seules il accorde sa confiance et son estime.

A Mons commence véritablement ce luxe des caves « à bourgogne » qui, de la Trouille aux rives de la Sambre et de la Meuse, concentre le trésor des lointains vignobles dans des cavernes où, sous la paroi des fioles, flambent, à l'égal des escarboucles et des améthystes des contes des *Mille et une Nuits*, les pourpres violettes des grands crus. Mais comme une installation de ce genre exige des soins à part, il n'est pas rare que les plus entendus parmi ces fins connaisseurs fassent construire en dessous du niveau même de la rivière ou du fleuve dont les infiltrations maintiennent à l'intérieur la température convenable, des caves que les eaux inondent par intervalles et, en se retirant, englaissent d'un visqueux limon propice à la maturation du vin.

Intimités de la vie. — Les vieilles rues. — Les nouveaux quartiers. — Les toits de Mons. — Le Beffroi. — L'Hôtel de ville. — Sainte-Waudru.

Il n'est pas toujours prudent de se fier à l'apparente indolence des villes : telle qui semble s'effacer dans les silences et la grise pâleur de la vie coutumière, nourrit secrètement des ardeurs de plaisir, couvantes sous la cendre de ses dehors mortifiés et mélancoliques.

A coup sûr, personne ne s'avisera de découvrir les vices de Babylone au fond des gaietés montoises ; mais il ne faudrait pas non plus s'en tenir aux discrètes monotonies de la surface, ni trop insister sur l'uniformité du fond de l'existence chez ce peuple ami des lippées et qui est sujet à oublier la raison dans les pots. Si l'on en croit les mauvaises langues, la ducasse durerait à peu près toute l'année dans nombre de ménages, et les femmes, non plus que les hommes, n'y seraient pas toujours des exemples de sagesse domestique. Le goût de la dépense et de la parade extérieure, les sensualités répétées de la table, enfin l'attrait d'un plaisir mystérieux pour des imaginations éveillées et vives, prédisposent à de secrètes défaillances. Même sous la coupole de verre de la petite ville, il y a mille occasions de péché dissimulé, que la témérité de braver la malignité publique fait paraître plus attirantes. Les arbres du parc, à l'ombre desquels s'échangent les œillades assassines, tandis que les musiques des régiments rythment des mazourkas et des pas redoublés, ne sont pas les seuls complices de la vertu facile qui trouve encore ailleurs, aux solitudes des jardins du Château et aux silences



Intérieur de Sainte-Waudru, à Mons (voy. p. 335-336). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

des boulevards extérieurs, un terrain mollement glissant. Très jeunes, les filles du peuple courent les bals et les guinguettes. Les hommes, eux, prolongent jusque dans la nuit leurs parties de café et ce qui s'ensuit. Enfin, le café-concert s'est extrêmement multiplié et répand par la ville, comme une haleine empestée, ses grivoiseries malsaines et ses refrains frelatés. Toutes ces circonstances ont amené une allure de modernité gaillarde qui recule loin dans le passé l'aspect ennuyeux et terne que les anciens se souviennent avoir vu à Mons au temps où, resserrée entre ses remparts, la petite cité servait de relais aux diligences qui filaient sur Paris, et ressemblait à une grosse bourgade juchée sur une bosse.

La bosse existe toujours avec son amas de vieux toits rouges échelonnés sur les pentes, et tout en l'air son Beffroi planté comme un chandelier, — une sorte de « ville haute » au pied de laquelle, depuis, s'est formée une ville nouvelle, régulière, symétrique, étalant des styles ambitieux et de pompeuses ordonnances. Des collèges et des hospices, qu'on y a récemment bâtis, d'une vastitude qui à première vue semble disproportionnée avec les nécessités de l'agglomération, y ont un air de palais et font venir à l'esprit la pensée d'une grande fortune publique, jetant son trop-plein en de spendieuses et larges installations. Pourtant la circulation et l'activité semblent hésiter à descendre en ces quartiers neufs, qui sont comme la banlieue déserte de la ville, et continuent à refluer vers les petites rues tortueuses du centre, débouchant de partout sur la Grand'Place, comme au cœur sensible où se garde la chaleur du commerce et de la vie. Quelques-unes ont gardé d'originales dénominations correspondant à des particularités locales ou à leurs distinctions primitives, telles que la rue de la Tour-Auberon, la rue de la Terre-du-Prince, la rue des Sœurs-Grises, la rue des Clercs, la rue du Chapitre, la rue de la Grande-Triperie, la rue des Gades, la rue Casse-ma-Brune, la rue des Cinq-Visages, et maintes autres dont le nom s'accorde bien à une topographie accidentée de vieille ville.

Tandis que le pittoresque se retire de plus en plus des alignements de la voirie contemporaine, monotones comme les parallèles d'un plan géométrique, le dégringolement de ces ruelles étroites, cassées à angles brusques et bordées de façades étranglées, avec leurs cabossements de pavés aigus, qui semblent faits pour des mulets et des chèvres, amuse l'œil par l'imprévu et la fantaisie de leurs lignes. Des terrasses du Château on voit se dérouler une poussée de toits tortus, détraqués, quadrillés de « pannes » bossuées, où le sang-dragon, le rouge laque, le lie de vin, le zinzolin plaquent des taches chatoyées d'aquarelle, et qui dégringolent le long des rampes ou s'échelonnent le long des montées, animant le noir paysage de leurs masses bigarrées et penchantes.

Ce Château, ou plutôt, comme on l'appelle dans le pays, cette cour du Château, qui est, avec Sainte-Wau-

dru, le point culminant de Mons et dessine sur le ciel balayé par les fumées boraines sa silhouette de veilleur de pierre, est un des rares monuments demeurés debout parmi les bouleversements de la vieille ville (voy. p. 331). Encore son antiquité atteint-elle deux siècles seulement, et cette jeunesse relative en fait la cadette de toutes les tours hautaines qui, en pays flamand, émergent de la nuit des âges. Quant à l'ancienne châtelainie proprement dite, il ne reste plus que les pans de murs trapus d'une des portes primitives.

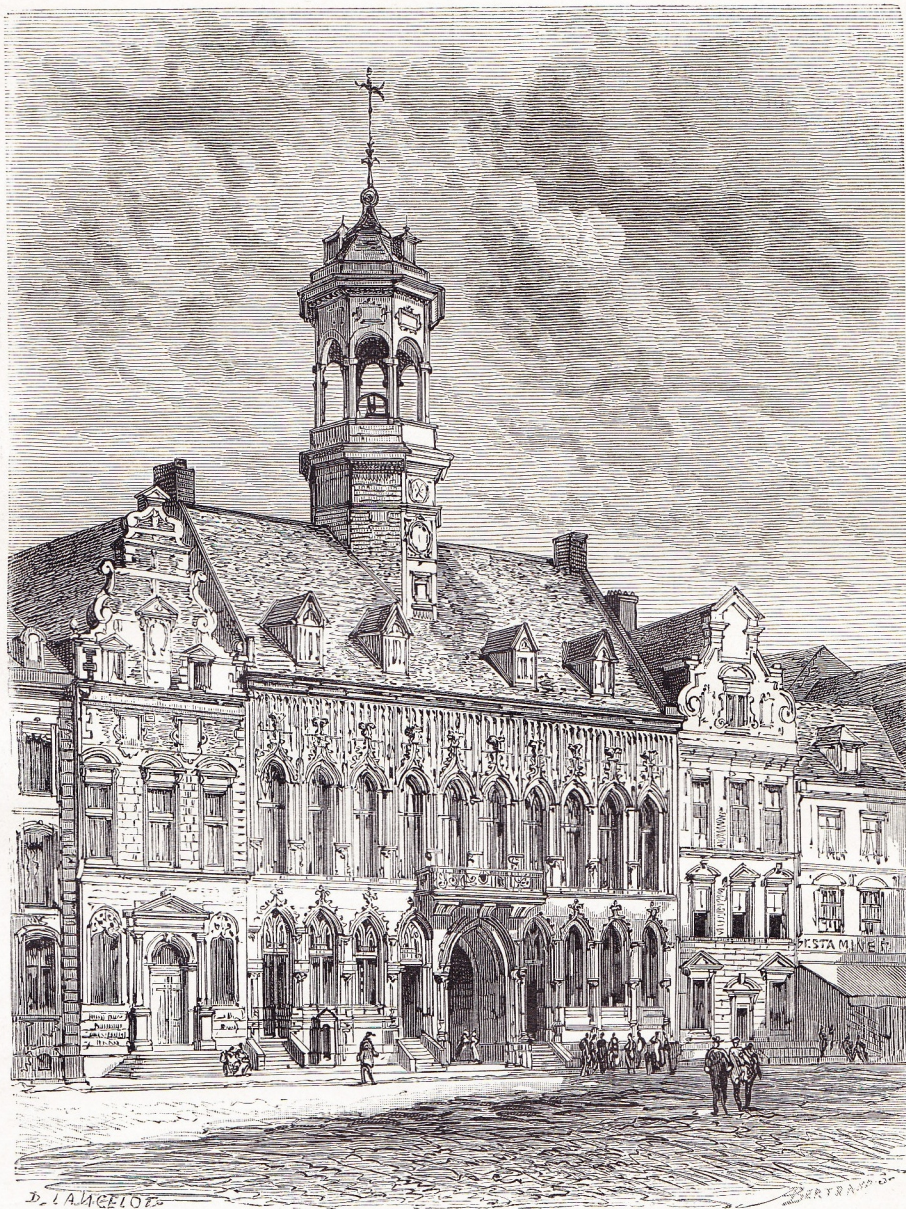
Tel qu'il est, avec sa gloire de fraîche date et que néanmoins il a fallu rajeunir il y a quelque trente ans, tant la pierre, comme l'homme, est sujette à de précoces caducités, le Beffroi — pour lui nommer l'autre nom qu'il porte à Mons — dresse fièrement ses trois étages d'architecture classique, séparés par des modillons et des balustrades à l'italienne, et fait jolie figure à l'horizon de la ville, sous son chapeau de clochetons bulbeux plantés aux angles et surmontés d'un campanile de même forme. Quand l'architecte Ledoux le reconstruisit sur l'emplacement du Beffroi antérieur, anéanti par un incendie, il ne se soucia pas de reproduire la masse ronde que les flammes avaient coulée bas, et de préférence fit jouer aux angles une superposition de pilastres, de colonnes et de consoles qui eut pour effet de distinguer la tour montoise de tous les autres beffrois du pays. C'est dans cette grande cage de pierre que chantent, comme une nichée de gros moineaux, les trente-six cloches d'« el' carion d'Mons », celles-là mêmes dont les rythmes allègres sonnent si joyeusement la défaite de Doudou, le mémorable jour de la Trinité, et qui, en temps ordinaire, se mêlent en volées de notes frétilantes à ces autres oiseaux chanteurs, les rires de la jovialité wallonne.

Hélas! ils battirent fréquemment de l'aile, les gais oisillons, au cours de cette histoire montoise si abondante en pendaisons, en étranglements, en brûlements et en supplices de toutes sortes, qui tantôt s'abattaient sur les particuliers et tantôt sur la cité entière, comme un tourbillon de noires épouvantes. Quand Albe, le féroce pourvoyeur des échafauds, quitta la ville, il y laissa partout l'éclaboussure du sang versé par torrents, au point qu'il n'y fut de famille qui n'eût à déplorer la perte d'un des siens et que ce qui resta après ce grand chourinage émigra dans des régions plus clémentes. La terre a depuis longtemps bu l'énorme tache rouge, et il faut un effort d'imagination pour se représenter aujourd'hui, sur cette place où l'on dépeçait les hommes comme des bœufs et qui ne voit plus se consommer à présent que l'illusoire agonie d'un monstre en osier, le spectacle de ces effroyables exterminations.

Contemporain des tueries qui transformèrent le « markiett » en charnier, l'Hôtel de ville lui-même, au milieu des variations sous lesquelles les maisons circonvoisines ont fini par perdre leur physionomie passée et tomber à la plate vulgarité moderne, a varié

suffisamment pour qu'il soit impossible de recomposer, avec son aspect actuel, le fond du tableau où se détachèrent tant de scènes d'horreur. Mais si le campanile dont se coiffe son toit percé de lucarnes, un toit du reste mal accroché aux exubérances du style flamboyant, et si le choquant balcon qui a pris la place de la bretèche primitive dénaturent les fines

élégances de l'ordonnance ogivale, ce qui reste de celle-ci n'en compose pas moins, au milieu de ce pays labouré jusqu'aux racines par l'histoire, un joyau délicatement ouvré et qui, par l'élancement de ses dix fenêtres d'étage finissant en pinacles et rejointes par des niches en encorbellement, tient sa place dans la floraison des jolis édifices sortis de terre



Hôtel de ville de Mons. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

au coup de talon de l'esprit communal, ce magicien incomparable des antiques féeries flamandes.

On raconte que, les pluies, la famine et la peste ayant suspendu dans la ville le travail des manufactures et plongé l'innombrable peuple ouvrier du temps dans une noire détresse, les magistrats résolurent, en 1440, d'employer à la construction d'un palais communal les bras que l'effroyable crise du moment avait rendus

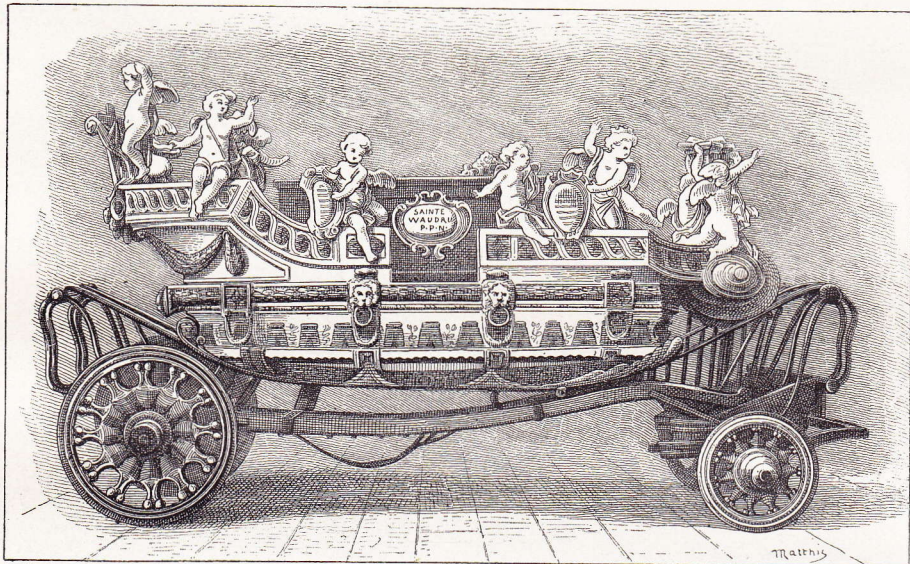
inactifs. L'Hôtel de ville serait donc sorti d'une idée humanitaire en même temps que d'un calcul économique, grand honneur pour les magistrats du temps!

Le vrai trésor de Mons toutefois n'est pas là : gravissez les pentes qui mènent à la cathédrale, et quand vous aurez fait le tour des chapelles polygonales qui garnissent extérieurement le chœur, pénétrez sous le porche par delà lequel Sainte-Waudru déroule ses

hautes nefs d'une si pénétrante majesté; non seulement vous aurez sous les yeux le plus bel édifice de la ville, ce qui n'est pas un mérite extraordinaire dans une cité où les points de comparaison font défaut, mais l'un des plus nobles vaisseaux du pays entier (voy. p. 333). Comme à Saint-Pierre de Louvain, avec lequel la basilique montoise a de frappantes analogies, l'âme est saisie par la grandeur vraiment religieuse et l'austère solennité de ce lieu de prière et de recueillement, déployé sous des voûtes de briques sombrement rembrunies et prolongé à travers un alignement infini de piliers jaillissant du sol comme une forêt de bleu granit.

Nous ne sommes plus ici d'ailleurs dans un de ces

fastueux musées de statues et de tableaux, tels qu'il s'en trouve partout en Flandres : les préférences pour un catholicisme sensuel et paré nous ont abandonné dès le premier pas que nous avons fait dans la contrée wallonne. Mais quand la médiocrité dans la décoration s'attache à un monument d'une splendeur matérielle et mystique aussi émouvante que celle qui règne à Sainte-Waudru, on est presque tenté de se réjouir. L'absence de la pompe extérieure, toujours sujette à distraire l'esprit de la contemplation des intimes et profondes beautés de la conception architecturale, comme un manteau somptueux sous lequel se dérobent à la fin la chair et l'ossature vivantes, laisse mieux apparaître, en effet, la grandiose nudité de la pierre et fait péné-



Le car de Mons (voy. p. 330). — Dessin de Matthis, d'après une photographie

trer plus avant dans le secret de ces génies dont le nom souvent échappe à l'histoire et qui sont les bâtisseurs de ces hautaines maisons de Dieu. C'est à peine si quelques tombes du quinzième siècle, un retable en gothique tertiaire d'une exécution fleurie et guillochée et des bas-reliefs sur albâtre de cet élève de Jean Goujon, le sculpteur montois Jacques Dubreucque, débris du jubé qui séparait autrefois la nef du grand chœur, attirent les yeux dans l'immensité du temple; et pourtant cette simple richesse s'accorde mieux avec la sévérité de l'édifice qu'une opulence qui y serait en tous sens répandue.

Longtemps on attribua à Jean de Thuin et à son fils l'immortel honneur d'avoir conçu ce chef-d'œuvre d'élégance et de majesté; mais les dates, ces inquisi-

teurs impitoyables qui apportent la lumière dans les plus obscures enquêtes, ont rétabli cette gloire au bénéfice d'un autre architecte dont le nom a sombré dans l'oubli : créateur véritable de l'œuvre gigantesque dont Jean de Thuin ne fut que le continuateur, il avait rêvé, ce Titan, orgueilleuse conception d'une âme qui veut jeter un pont entre le ciel et la terre pour être plus près des paradis, de couronner cette grande prière élançée vers l'Éternel, d'une tour découpée à jour et haute de cent quatre-vingt-dix mètres, soit près de cinquante mètres de plus que celle de Strasbourg et d'Anvers!

Camille LEMONNIER.

(La suite à une autre livraison.)